

**LES OTTOMANS,
L'EMPIRE
DES TROIS MERS
ET DES TROIS
CONTINENTS**

Aux origines, les Turcs



Paysage de Mongolie. © T. Niv/Shutterstock

Les peuples turcs, originaires de l'actuelle Mongolie, se sont déplacés vers l'Asie centrale avant de poursuivre leur avancée vers le Moyen-Orient. À la fin du XI^e siècle, les Turcs seljoukides, nouvellement convertis à l'islam sunnite, entreprennent la conquête des territoires chrétiens de Syrie et d'Anatolie et des territoires du califat chiite fatimide d'Égypte. Ils fondent plusieurs dynasties dont la plus importante, celle des Grands Seljoukides, règne sur l'Irak et la Perse aux XI^e et XII^e siècles.

Une branche cadette s'établit au centre de l'Asie mineure, à Konya, résistant aux attaques des Mongols jusqu'au XIV^e siècle. Au sein des petites principautés turkmènes établies au nord-ouest sur le pourtour du sultanat Seljoukide d'Anatolie, face aux derniers territoires byzantins en Asie mineure et à Byzance même au-delà des détroits, se trouve celle des Ottomans.

Rapidement, d'accrochage en accrochage, ils prennent conscience de leur force et étendent progressivement leur territoire aux dépens de leurs voisins musulmans ou chrétiens. En 1302, la victoire d'Osman près d'Izmit (Nicomédie) marque son entrée dans l'Histoire. Il rallie autour de lui une foule de gens cherchant aventure et butin. Quelque vingt années plus tard, lui-même, ou plus vraisemblablement son fils Orkhan, les chroniques divergent à ce sujet, prend Bursa (Brousse) qui devient la première capitale des Ottomans, en 1326. 🇹🇷



Vieil homme et son aigle, Mongolie.
© D. Pichigin/Shutterstock



Le sultan Osman 1^{er}.
© Bilinmiyor PDA

Les Ottomans tirent leur nom de leur ancêtre éponyme Uthman. Ce nom, qui est aussi celui du deuxième calife de l'islam, par altération linguistique ou régionale, peut se prononcer Osman, Otman ou encore Atman. En turc, ils sont appelés Osmanli.

La conquête du pays de Rome, la Roumélie

Jean VI Cantacuzène (1341-1355), rival de l'empereur byzantin Jean V Paléologue, s'appuie sur les Ottomans pour prendre le pouvoir. Il fait venir en Europe Orkhan, fils d'Osman, le deuxième de la lignée des Ottomans et lui donne sa fille Théodora en mariage (1346).

En 1352, les Ottomans le soutiennent contre ses ennemis bulgares et serbes à Andrinople, en Thrace. Deux ans plus tard, ils prennent la forteresse de Gallipoli et refusent de la restituer. Le comte de Savoie, cousin de Jean V, est le seul à répondre à l'appel à la croisade du pape et reprend pour un temps la forteresse.

Au cours des décennies suivantes, les Ottomans lancent de nombreux raids contre le « pays de Rome », qu'ils appellent la Roumélie. Ni l'Empire de Byzance, depuis longtemps en décomposition, ni les royaumes slaves construits au Moyen Âge ne sont en mesure de résister. Ils se rendent maîtres de la Thrace, de la Macédoine, de la Bulgarie et jusqu'aux côtes albanaises aux portes de la Serbie. Ils ne rencontrent de véritable barrière qu'aux frontières de la Hongrie.

Dès la fin du XIV^e siècle, le sultan ottoman Bayazid I^{er}, pour s'emparer de Constantinople, la nouvelle Rome de Constantin, construit, sur la rive asiatique du Bosphore, la forteresse d'Anadolu Hisari. Mais sa défaite devant Tamerlan, en 1402, à Ankara, au centre de l'Anatolie, met un coup d'arrêt à l'expansion ottomane.

Pendant dix ans, l'État se disloque, les successeurs présomptifs s'opposent. La résistance en Hongrie et en Albanie s'organise contre les Ottomans. Byzance tente un rapprochement avec Rome, Venise et la Hongrie. ☒



En Europe et en Asie mineure

Entre 1413 et 1451, le sultanat est à nouveau unifié, agrandi simultanément en Europe et en Asie mineure. Mehmed II, appelé le « conquérant », prend le pouvoir en 1451 et s'empare de Constantinople en 1453. Avec cette conquête retentissante et hautement symbolique, il se considère comme le successeur légitime de l'Empire romain. Puis, il s'emploie à reconstruire et à repeupler la ville qui prend le nom d'Istanbul.

Mehmed II renforce la flotte et l'armée qu'il dote d'une artillerie perfectionnée. Il étend ses territoires au Péloponnèse, à l'Albanie, la Bosnie et la Moldavie. Avec Venise, il signe un traité dans lequel les deux parties se rétrocèdent mutuellement les terres conquises. La République de Venise s'engage, en outre, à payer un tribut annuel lui permettant de commercer dans tout l'Empire. En Anatolie, Mehmed II met fin à l'indépendance de l'émirat de Karaman au centre et au sud-ouest de la péninsule et prend le contrôle des rives de la mer Noire.

Mehmed II rassemble dans le *Kanunname*, *Recueil de lois*, les lois séculières qu'il a édictées ainsi que les règlements des règnes antérieurs ou des pays conquis. À sa mort (1481), l'Empire est plus vaste qu'il n'a jamais été, mais l'armée est fatiguée, le peuple appauvri, les élites divisées. Tous les ingrédients d'une guerre civile sont réunis. 🇹🇷



Mehmed le Conquérant, École du Palais, musée Topkapi.
© D.R.

Dans les traditions turco-mongoles, tous les membres de la famille ont des droits égaux et peuvent prétendre à la succession. Pour éviter les guerres civiles, et cela lui fut reproché, Mehmed II entérine et autorise, chez ses descendants, la pratique du fratricide pour ceux qui n'accédaient pas au pouvoir. Au XVII^e siècle, les princes susceptibles de briguer le pouvoir ne sont plus assassinés, mais enfermés dans une partie du palais appelée *kafes*, cage.

L'héritage de Byzance et de Bagdad

Selim I^{er} restaure en 1512 le pouvoir impérial et sort vainqueur, en 1514, de chah Ismail, roi de Perse, qui lui dispute l'Anatolie orientale. Cette campagne de deux ans marque le début de nombreuses guerres qui opposeront jusqu'au début du XVIII^e siècle les Turcs ottomans et les Iraniens safavides.

Depuis le début de l'Empire mamelouk, en 1501, les Ottomans entretiennent de bonnes relations avec ce voisin qui règne sur l'Égypte et dont le territoire s'étend de la Haute Égypte à l'Anatolie centrale en incluant la Palestine et la Syrie. Les Mamelouks protègent les Lieux de l'islam et accordent refuge à un descendant des califes abbassides considéré comme un chef spirituel.

Selim I^{er}, ayant assuré sa prééminence sur le nord de l'Irak, constate que les territoires nouvellement acquis sont coupés par ceux des Mamelouks en haute Mésopotamie. Pour faire pièce à une éventuelle alliance de revers entre les Mamelouks et les Safavides, il attire le sultan mamelouk en Syrie. Il écrase son armée et entre sans coup férir en 1516 à Alep et au Caire l'année suivante. Il recueille toutes les prérogatives des Mamelouks, la succession et le titre du calife.

À la fin du règne de Selim I^{er} en 1520, l'État ottoman, unique héritier de Byzance et de Bagdad, s'étend, immense, sur trois continents. 🇹🇷



Ville d'Alep, Syrie. © O. Kolos/Shutterstock

La peinture ottomane

La peinture ottomane a été trop souvent considérée comme un pâle reflet de l'art persan. Il est vrai que des artistes furent amenés d'Iran à Istanbul par les sultans et que bon nombre d'œuvres ont été peintes à l'imitation du monde idyllique rêvé par les artistes persans. Mais, il existe un style purement ottoman qui se caractérise par une vigueur et un réalisme absents de l'art persan.

Le *nakkachhane*, atelier royal, regroupe de véritables peintres qui font le portrait des sultans et de quelques rares dignitaires. Les peintures reflètent le plus souvent une existence intemporelle idéalisée de la vie selon l'étiquette de la cour. Le portraitiste le plus remarquable de l'époque de Soliman et de Selim II est sans conteste Nigari (Haydar Re'is) et c'est à Nakkash Osman que nous devons le beau portrait posthume de Soliman le Magnifique.

L'introduction de la peinture à l'huile ou de la fresque, à la manière des Italiens, au sein du sérail ottoman, se heurte à l'hostilité de Bayazid II, successeur de Mehmed II, qui fait vendre les créations picturales amassées au palais de Topkapi, pour obéir aux préceptes d'un islam rigoriste. Pourtant, contrairement à une idée répandue, le Coran n'interdit pas la représentation figurée, mais la forte opposition des ulémas explique que ces portraits restèrent relativement rares et ne furent pas divulgués. 📖



Le signe astrologique du lion, enluminure attribuée à Nakkas Osman, 1582.
Texte de Seyyid Mohammed ibn Emir Hasan el-Su udî.
Source gallica.bnf.fr / BnF

Prince de la Renaissance, Mehmed le Conquérant fait venir à la cour peintres et médailleurs de toute l'Europe, dont Gentile Bellini de Venise qui fait son portrait et Costanzo de Ferrare dont le médaillon inspire au principal peintre de la cour, Sinan Bey, une étude de portrait de grand format. Les portraits des maîtres italiens initient l'évolution de ce genre dans l'Empire ottoman.

Le pouvoir suggestif de la couleur, souvent vive, sert à caractériser le sujet avant tout : teintes froides pour les vêtements d'un homme âgé et mélancolique, rouge éclatant et tons de feu pour les habits d'un personnage plein de vitalité.

Les portraits exécutés par des Européens afin de reproduire des événements du règne et de garder la mémoire du sultan et de certains personnages importants furent recherchés par le Grand vizir Sokollu Mehmed Pacha.

Soliman le Magnifique, un souverain de légende

Soliman le Magnifique, dit encore le Législateur, monte sur le trône en 1520. Il possède tous les attributs du « prince » de la Renaissance, tant par le faste de sa cour, le rôle qu'il joue dans le développement artistique et culturel que par ses qualités d'homme et de chef d'État. L'autorité qu'il exerce sur son riche et immense Empire apparaît sans limites au regard de celle de Charles-Quint et de François I^{er}, ses contemporains.

Le sultan est la source de toute l'autorité. Il est au sommet d'une administration à sa dévotion et d'un État fortement centralisé. Tout remonte vers la capitale, l'organisation des provinces, le recouvrement de l'impôt. Il entretient une vaste armée permanente dont il est le chef suprême et a le pouvoir de lever des troupes en fonction des nécessités de la guerre. Il conclut les traités ou plus exactement, il consent, de sa propre initiative, à signer un engagement de paix, *'ahidnâme*, avec un prince étranger.



Portrait de Soliman, attribué au Titien, vers 1530. Kunsthistorisches Museum Wien.

D. R.

La célébrité de Soliman, bien que méritée, fait de l'ombre à d'autres souverains qui, avant lui ou après lui, ont tout autant contribué à édifier l'Empire ottoman. Son long règne (1520-1566) correspond, il est vrai, à la période la plus brillante de l'histoire ottomane.



Du point de vue religieux, le sultan a un pouvoir réel mais limité. Il ne peut élaborer ou modifier la loi religieuse, *charia*. En revanche, il peut promulguer une législation séculière, le *kanun*. Il a les droits et les devoirs d'un juge suprême et ses sujets peuvent faire appel à lui. Soliman parachève les institutions politiques et sociales qu'il a héritées de ses devanciers.

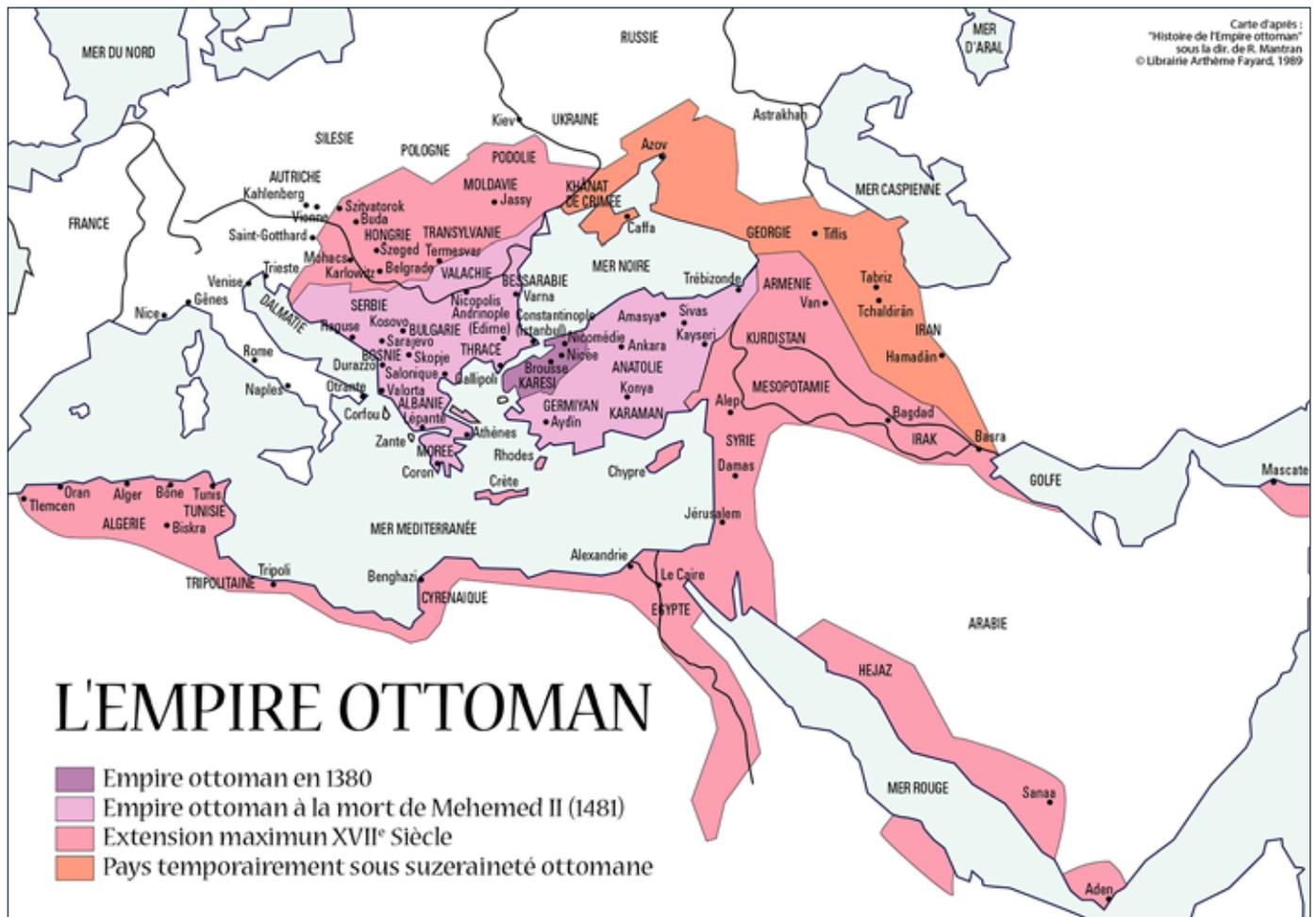
Roi guerrier, Soliman mène treize campagnes militaires et meurt, en 1566, au cours de la dernière. Sous son règne, l'Empire atteint pour l'essentiel son expansion maximale, les adjonctions ultérieures de Chypre et de la Crète sont éphémères. 🇹🇷

Le Bourgeois Gentilhomme, estampe du XIX^e siècle. Source gallica.bnf.fr / BnF
L'attitude indifférente de l'ambassadeur du sultan ottoman devant la magnificence de Louis XIV a été ressentie par le roi et par la cour comme irrévérencieuse. Pour laver cet affront, Molière invente le personnage ridicule du Grand Mamamouchi et la cérémonie d'intronisation du Bourgeois gentilhomme.

La Sublime porte

La Sublime porte, Bâb-i Âli, désigne à l'origine le palais du sultan, dans lequel se tenait aussi le gouvernement. À partir du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, le terme a désigné le palais du grand vizir, siège du gouvernement ottoman, appelé Divan et situé près de Sainte Sophie. Le grand vizir est le représentant absolu du souverain qui lui délègue la quasi-totalité de son pouvoir. L'exercice du pouvoir dépendait du rapport de forces entre le sultan, le grand vizir et les appuis qu'ils avaient au palais, dans l'armée ou l'administration. L'étendue du pouvoir du « Grand Turc », telle qu'elle est véhiculée par les observateurs européens au XVIII^e siècle, accréditant l'idée du despotisme ottoman, est souvent bien loin de la réalité.

L'Empire ottoman et l'Europe



À son apogée, au XVI^e siècle, les territoires de l'Empire englobent ce que sont maintenant :

- ✦ en Europe, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, la Croatie, la Serbie, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, l'Albanie, la Grèce, la Bessarabie, l'Ukraine, la Crimée ;
- ✦ en Asie, la Turquie, l'Irak, le Koweït, le Bahreïn, la Syrie, le Liban, la Palestine, Israël, la façade de l'Arabie sur la mer Rouge, le Yémen, l'Oman ;
- ✦ en Afrique, l'Égypte, la côte du Soudan et de l'Éthiopie, la Libye, la Tunisie, l'Algérie.

L'espace maritime comprend le bassin oriental de la Méditerranée (plus la partie orientale de l'Adriatique et de la mer Ionienne), le sud du bassin occidental jusqu'aux frontières du Maroc, la totalité de la mer Noire et la quasi-totalité de la mer Rouge, le sud-ouest de golfe Arabo-persique.

La population est estimée à 22 millions d'habitants, celle d'Istanbul, la capitale, à un demi-million, ce qui est considérable pour l'époque. L'Empire ottoman n'est pas une entité monolithique, il rassemble des éléments hétérogènes sans les fondre dans un moule unique.

Les ethnies les plus diverses s'y côtoient, sans discrimination. Les trois grandes religions monothéistes, dans leurs multiples variantes, y sont représentées.

Au XVI^e siècle, des Vénitiens, Génois, Ragusains (aujourd'hui habitants de Dubrovnik), Moldaves, Valaques, Polonais, Moscovites, implantés depuis plus ou moins longtemps, commercent dans l'Empire, mais de nouveaux venus arrivent de l'Ouest de l'Europe. Les Français négocient, en 1536, un statut privilégié en raison de l'alliance entre Soliman le Magnifique et François I^{er}. Ce texte devenu légendaire, sans doute un projet de traité bilatéral, n'a jamais abouti. Les premières capitulations accordées officiellement par l'Empire à la France sont signées en 1569.

Les sièges de Vienne

Les campagnes de Hongrie (1526 et 1529) ouvrent à Soliman la route de Vienne, mais sans succès. Les campagnes contre l'Autriche sont d'interminables marches, épuisantes et ruineuses pour les hommes et le matériel. Malgré leur supériorité, les Ottomans ne renouvellent leur tentative qu'en 1683. La défaite des Ottomans devant Vienne permet aux Autrichiens de reconquérir le terrain perdu en Hongrie et en Croatie et marque le début du retrait des Trucs d'Europe centrale. Cette victoire sur l'envahisseur musulman continue à nourrir dans l'imaginaire occidental un sentiment mêlé de crainte et de revanche.

Les capitulations sont toujours des actes unilatéraux, des concessions gracieuses accordées par la volonté du sultan. La France obtient un droit de douane très favorable, ses sujets sont placés sous la protection de leur ambassadeur. En 1673, l'influence française s'étend aux questions religieuses de défense des chrétiens. L'élargissement des capitulations à d'autres puissances européennes, à partir du XVIII^e siècle, les transforme, peu à peu, en instrument de pression et d'ingérence dans les affaires de l'Empire ottoman. Les capitulations sont symboliquement abolies le 28 septembre 1914.

Dès 1562, s'ouvre à Alep le premier consulat de France auprès de l'Empire Ottoman, deux ans plus tard, un second consulat est ouvert à Alger. 🇫🇷

La bataille de Lépante, estampe, 1571.
Adriaen Collaert, graveur, Jan Van Der Straet, dessinateur du modèle.
Source gallica.bnf.fr / BnF



La bataille de Lépante

La conquête de Chypre dresse contre Selim II Venise, le pape et l'Espagne qui forment une alliance. La flotte de la Ligue réduit à néant l'immense marine ottomane à Lépante, en 1571. Cette victoire, célébrée par les Européens, ébranle le mythe de l'invincibilité des Ottomans. Elle n'est, pour eux, qu'une simple péripétie. L'année suivante, une nouvelle flotte prend la mer et leur présence dans l'île est confirmée par un traité (1753). Elle sera cédée à l'Angleterre en 1878 et demeure, à l'époque actuelle encore, un sujet de discorde entre l'Europe et la Turquie.

Une dynastie de bâtisseurs

L'architecture ottomane s'est élaborée au cours de trois grandes périodes : celle qui précède la prise de Constantinople (1453), la seconde jusqu'à la fin du règne de Selim I^{er} (1520) et la troisième, la plus importante, qui prend son essor sous le règne de Soliman et son célèbre architecte Sinan.

L'architecture ottomane intègre les héritages seljoukide et anatolien antérieurs et assimile les influences byzantines et iraniennes. Les monuments les plus caractéristiques de l'architecture ottomane sont les mosquées bâties dans les capitales successives de l'Empire, Bursa (Brousse), Edirne (Andrinople) et İstanbul (Constantinople). Elles sont entourées d'édifices à caractère religieux ou social : palais du souverain ou du gouverneur, bazar, *madrassa*, dispensaires, hôpitaux, caravansérails et mausolées, *turbés*.

Dès le XIV^e siècle, les caractères sur lesquels reposera l'architecture ottomane comme le recours aux fenêtres surmontées de tympans inscrits dans des arcs brisés ou l'édification de coupoles hémisphériques si caractéristiques des mosquées ottomanes font leur apparition (mosquées d'*Orkhan Bey* et de *Bayazid i*, *Ulu Jami* de Bursa ou *Eski Jami* d'Edirne). Au milieu du siècle suivant, Mourad II fait construire à Edirne une mosquée, *Utch Cherfeli Jami*, d'un type nouveau. La salle de prière est surmontée d'une coupole hexagonale et précédée par une cour à portiques. Pour la première fois, la mosquée est dotée de quatre minarets tous différents.



Le style ottoman, qui se caractérise par sa finesse et sa légèreté, arrive à pleine maturité avec l'architecte Sinan, toujours associé à Soliman le Magnifique. Au cours d'une carrière exceptionnellement longue, il donne à la ville d'Istanbul son aspect prodigieux en la couvrant de coupoles et de minces minarets.

L'art de Sinan se traduit par une invention toujours renouvelée et par des variations sur le thème de la coupole centrale épaulée, de manière chaque fois différente, par le jeu de demi-coupoles et des arcs de soutènement. Le souci constant de cet architecte exceptionnel est de maîtriser l'espace intérieur afin de rivaliser avec la basilique Sainte-Sophie. En construisant la mosquée *Chehzade* (1543), il fait preuve de son génie architectural, mais c'est avec la *Suleymaniyé* (1560), la plus somptueuse de ses réalisations, d'un équilibre parfait, que son art atteint la perfection. Après lui, la mosquée du sultan Ahmed, la mosquée Bleue (1616), constitue l'achèvement de l'architecture ottomane.

L'architecture ottomane a essaimé dans toutes les provinces de l'Empire, en Europe, en Asie ou en Afrique mais c'est à İstanbul que l'on trouve les plus belles réalisations.

La mosquée Verte, *Yeshil Jami*, d'Iznik, construite en 1378, tire son nom des faïences qui parent son minaret, par la suite, les céramiques vont couvrir l'intérieur des édifices. 🇹🇷

Vue de la mosquée Bleue, Istanbul, Turquie.
© Andre Klaassen/Shutterstock



Citerne Istanbul, Turquie. © Jarno Gonzalez Zarraonandia/Shutterstock

gie par une demi-coupole. Elle est entourée par huit *madrasa*, un hôpital, un dispensaire, un caravansérail et des tombeaux, *turbés*.

Le système d'éclairage des hammams est assuré par des coupoles avec des ouvertures surmontées par de petits dômes de verre qui, vus de l'intérieur, font l'effet de constellations.

Sinan est le fils d'un charpentier et tailleur de pierre, il est enrôlé sous le sultan Selim I^{er} au titre de *devchirmé*. Incorporé dans le corps des janissaires, il prend part à plusieurs campagnes militaires de Soliman et y montre ses capacités d'ingénieur en construisant des ponts et autres ouvrages d'art. En parcourant les Balkans, la Hongrie, la région de Vienne, la Moldavie, l'île de Rhodes, Corfou ou l'Irak, il se familiarise avec diverses techniques architecturales dont il s'inspire. 🇹🇷



Vue aérienne de la mosquée Bleue, Istanbul, Turquie.
© MaxFx/ Shutterstock

Le caravansérail

Dans les Balkans ou la Péninsule arabique, les bâtiments commerciaux sont construits dans des secteurs à peine urbanisés. Ils accueillent marchands et pèlerins le long des routes et dans les villes. Un caravansérail est toujours fortifié, et comporte à la fois des écuries ou des enclos pour les montures et les bêtes de somme, des magasins pour les marchandises et des chambres pour les gens de passage. Les magasins se trouvent généralement au rez-de-chaussée et les chambres au premier étage. Dans les villes ottomanes, l'importance de la ville se mesure à l'existence d'un ensemble commercial fermé situé dans le bazar et appelé généralement *bedestan*.



La céramique ottomane

À partir du XVI^e siècle, le nom d'Iznik est associé à la céramique ottomane. C'est à cette époque qu'est lancée la fabrication à grande échelle de carreaux de revêtement pour couvrir les murs de la mosquée *Suleymaniye* d'Istanbul, commandée par Soliman.

Cette céramique se caractérise par une technique nouvelle de peinture sous glaçure transparente qui donne à la pièce toute sa brillance et par une grande variété de couleurs, en particulier le rouge, dit arménien, dont le vif éclat se révèle à la cuisson et qui se détache légèrement en relief sous la glaçure.



Plat d'Iznik, Turquie XVII^e siècle ©Ph. Maillard/IMA

Les couleurs et les décors des céramiques d'Iznik évoluent avec le temps. Les premières pièces (XV^e siècle) sont fortement influencées par les porcelaines chinoises à décor « bleu et blanc » et les imitent. Ensuite les motifs réalisés par les ateliers impériaux d'Istanbul (*nakkachkhane*) et transmis aux céramistes d'Iznik, élargissent l'éventail des motifs. Le décor devint surtout végétal, avec le célèbre motif dit « aux quatre fleurs » où se mêlent tulipe, œillet, jacinthe et églantine, parfois la rose, et la feuille *saz*, ou palme dentelée et ondulée. D'autres motifs apparaissent : le motif *tchintamani*, formé de groupes de trois sequins, et les « lèvres de Bouddha ». Plus tard, on représente des personnages, des animaux, des bateaux.

Les formes des céramiques d'Iznik sont très variées : lampes de mosquées, bols, coupes, grandes vasques, bouteilles, aiguières, pichets, chandeliers, encriers, écrivoires, mais c'est l'immense production de plats et d'assiettes qui fait la réputation de la céramique ottomane.

Outre ceux de la mosquée *Suleymaniye*, les plus beaux panneaux de céramiques se trouvent dans la mosquée *Rustam Pacha*, dans la mosquée *Sokollu* achevée en 1571 et, au début du XVII^e siècle, la mosquée du sultan Ahmed, connue sous le nom de mosquée Bleue.

Iznik (Nicée), au sud-est d'Istanbul, cette petite ville turque se réclame d'un passé prestigieux au carrefour des principales routes commerciales et caravanières. Sous le règne de Soliman le magnifique, elle devint le siège de la principale manufacture ottomane de céramique et s'illustre dans le développement d'ateliers de potiers. La technique et l'esthétique des ateliers de céramiques d'Iznik ont été adoptés dans toutes les régions de l'Empire : Istanbul, Rhodes, Damas, Régence de Tunis.

Le décor intérieur des édifices se caractérise par l'application de carreaux de faïence. À Bursa, la mosquée verte et les tombeaux de la Muradiyé témoignent d'un art inspiré par la technique iranienne où dominent le vert, le jaune et le bleu. ■



Cartouche en céramique, mosquée *Suleymaniye*, vers 1559.
©Moonik CC BY-SA 3.0

Le palais du Topkapi



Porte du palais de Topkapi, Photo Shutterstock © M. Dilsiz

Contrairement à la gigantesque architecture des mosquées, surmontées d'immenses coupoles, ou à celle des palais européens qui fait rimer démesure et prestige, le palais est construit dans des proportions plus modestes. A Bursa et à Edirne, déjà, il est composé de petites résidences situées en dehors de la ville historique. Deux années après la conquête de Constantinople, le sultan Mehmed II conserve le même principe pour édifier un premier palais, au centre de la ville. Appelé ancien palais, *Eski Saray*, il regroupe des pavillons dans un parc protégé par une double en-

ceinte. À peine achevé, le sultan fait bâtir un nouveau palais, *Yeni Saray*, sur un site unique qui domine le Bosphore, la Corne d'Or et la mer de Marmara. Le palais, qui sera appelé ensuite Topkapi, est la résidence des sultans de 1458 aux premières décennies du XIX^e siècle. Pendant plusieurs siècles, les souverains y ajoutent de nouveaux bâtiments, assouvissant une passion effrénée pour la construction.

La porte Impériale, *Bâb-i Humayun*, donne accès une vaste esplanade où se tient l'église Sainte- Irène, puis par la porte du Salut, *Bâb-us-Salam*, on accède à une deuxième cour où se situent la salle de réunion du conseil du gouvernement, les cuisines avec leurs coupoles et leurs cheminées monumentales construites par Sinan, enfin, la troisième, porte de la Félicité, *Bâb-us Se'adet*, donne accès à la résidence privée du sultan, de sa famille et de ses serviteurs. Il y a là des pavillons, *kösk*, et des salles de réception, la bibliothèque d'Ahmed III, le harem composé de deux cents pièces reliées par un système de couloirs et d'escaliers très complexe. À la pointe du sérail, s'étend un jardin en terrasse bordé de rangées de cyprès, qui mènent jusqu'à la muraille byzantine en bord de mer.

En Europe, l'amour de Soliman pour sa favorite l'Ukrainienne Hurrem, Alexandra Lisowska, connue sous le nom de Roxelane, dont il fait son épouse, cultive l'image romantique de ce souverain. Elle est pourtant à l'origine de certaines de ses décisions politiques les plus cruelles, comme le meurtre de ses deux fils qui fera vaciller l'Empire. 🇹🇷

Le harem

Le mot harem est porteur de tous les fantasmes de l'Occident, il désigne, tout simplement, la partie privée de la maison où se réunissent la famille et les très proches parents. Il a pour pendant le *selâmlik* qui est le lieu de la vie sociale, ouvert sur l'extérieur. Dans les palais, on emploie plus généralement les mots *enderun*, intérieur, pour l'un et *birun*, extérieur, pour l'autre.

Les tapis

Au XV^e siècle, la construction de nouveaux palais et de mosquées favorise le développement de la production de tapis qui existait déjà en Anatolie.

Les premiers tapis réalisés à la demande de la Cour, appelés *uchaks*, sont de grand format. Ils sont ornés de médaillons et d'étoiles avec des champs en ovale pointu ou en étoile. Les tons bleu et rouge donnent un éclat particulier. Certains de ces tapis atteignent dix mètres de long, ce qui suppose l'existence de maîtres tisserands à la tête d'ateliers organisés, de grands métiers à tisser et des réserves considérables de laines.

Les ateliers produisent un autre type de tapis tissés d'octogones, avec des entrelacs sur leur pourtour dont le motif en tresse rappelle l'écriture coufique.

Ces tapis ont été rendus célèbres dans la peinture occidentale et portent le nom des peintres Holbein et Lotto qui les ont reproduits avec une grande précision dans leurs tableaux. Depuis le XV^e siècle, l'Italie représente un marché considérable destiné aux nobles et aux prélats.

Après la conquête du Caire, au XVI^e siècle, par Selim I^{er}, les Ottomans adoptent la technique perfectionnée des manufactures des Mamelouks qui produisent des tapis noués serrés avec une laine très fine. Désormais, les croquis de l'atelier de la Cour à Istanbul privilégient les motifs végétaux : feuilles pennées élancées, fleurs en forme de palmettes et rosaces, œillets, tulipes et jacinthes.

Des exemplaires retrouvés, dont un dans le tombeau de Selim II, attestent que les tapis de prière produits à Istanbul ont adopté le rouge cerise et le vert, couleurs caractéristiques de l'Égypte.

L'élément essentiel du tapis de prière est le motif de la niche présent dans les Ladik et Ghiordes. Outre le tapis de prière individuel, les Ottomans produisent des tapis de prière de grand format, avec plusieurs séries de niches en ligne, destinés à la prière commune à la mosquée. Les exemplaires encore conservés proviennent des mosquées d'Istanbul et d'Edirne.

La fleur, la feuille, la tige, la pousse sont les motifs qui entrent dans l'élaboration du décor de l'architecture, la peinture, la reliure, l'enluminure et les textiles de la tradition ottomane. 🇹🇷



Détail d'un tapis.

© Zelenskaya Tatiyana Mihaylovna/Shutterstock

Les tissus

La soierie ottomane est d'abord fabriquée dans l'ancienne capitale, Bursa. Les tisserands continuent de produire pour les sultans ottomans soies et velours autrefois destinés aux empereurs de Byzance.

Les premières soieries, sur un fond rouge qui rappelle la pourpre impériale, montrent des compositions de rosaces alignées et soulignées par un brochage d'or ou d'argent. Le motif *tchintamani*, évoque à la fois le pelage du tigre et celui du léopard et rappelle les insignes des rois et des héros des Turcs encore nomades des hauts plateaux d'Asie.

Le tissage de la soie, qui prospère au XVI^e siècle à Istanbul, utilise de préférence le réseau régulier d'ovales pointus dans lesquels sont intégrés des médaillons enserrant des tulipes, des œillets ou des bouquets de fleurs. Soies et brocarts sont très recherchés pour les tentures, l'ameublement et pour les riches costumes de cour.

Les vêtements conservés au palais de Topkapi proviennent en partie de la chambre au trésor et en partie des tombeaux de la dynastie. Ils sont souvent réalisés dans des tissus monochromes ou à deux ou trois couleurs : le rouge brillant et les tons or ou vert dominant. Les étoffes les plus somptueuses, destinées au sultan, sont très colorées et nécessitent une grande technicité pour la réalisation des motifs.

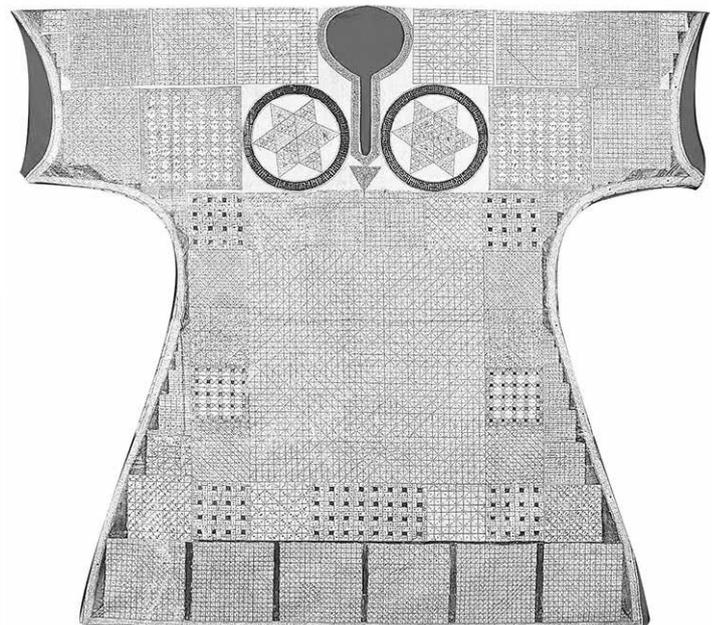


Cafetan, soie et fil d'argent,
XVI^e/XVII^e siècle,
Istanbul, musée de Topkapi. D. R.

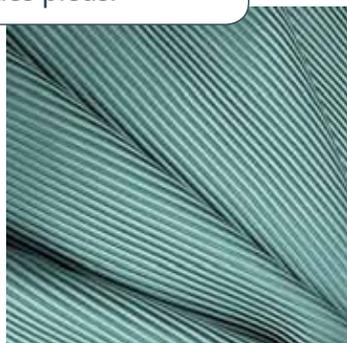
Le cafetan est un manteau droit, parfois légèrement cintré, descendant le plus souvent jusqu'au sol ; ses deux pans peuvent être rabattus l'un sur l'autre, ou fermés en biais sur la poitrine, par des galons décorés. Il est doublé de coton ou de soie, avec l'ourlet rehaussé de soie ou de fourrure. Le sultan et les hauts fonctionnaires portaient souvent trois cafetans superposés : le premier à manches longues surmonté d'un second à manches courtes et d'un troisième à longues manches ouvertes. Les chemises à talisman, destinées aux princes, sont décorées de versets du Coran, de prières et de carrés de chiffres.

Les quantités de tissus d'habillement et de décoration indiquent qu'il existait un grand nombre d'ateliers de tissage à Istanbul et Bursa. Les contrôles opérés par l'État garantissent la qualité des produits. 🇹🇷

Chemise à talisman du prince Cem, XV^e siècle,
Istanbul musée de Topkapi. D. R.



Le mot ottoman est le nom d'un tissu à grosses côtes transversales pour l'habillement et l'ameublement et désigne aussi un siège bas qui ressemble à un pouf sur des pieds.



Tissu dit « ottoman ». D. R.

La musique ottomane

La musique est très présente dans l'empire ottoman. Elle s'est développée selon trois axes : celui du palais, le sérail, chez les Derviches tourneurs et enfin chez les Janissaires qui donnent naissance à une musique savante.

❖ LA MUSIQUE DU PALAIS

Appelée *enderun* ou musique du sérail, elle s'articule autour de pièces complexes comme le *peshrev* et le *semâi* et reflète la splendeur du sultan. C'est une musique grave, chantée sur une poésie précieuse et instrumentée par des ensembles de chambre. Musique majestueuse, proche d'un mysticisme, elle a favorisé la modulation surtout au XVIII^e siècle. Elle est l'expression du cosmopolitisme qui règne dans l'Empire. On passe, sans interruption, d'un mode musical à un autre, d'une région ou d'une ethnie à une autre en faisant éclater la spécificité de chacun. Les musiciens sont d'origines diverses, mais tous osmanisés : Ali Ufki (Albert Bobowski, prince polonais) introduit la notation occidentale au XVII^e siècle ; un siècle plus tard, Kantemiroghlu (Dimitri Cantemir, prince moldave) invente une notation nouvelle. Mais c'est la notation occidentale qui devient celle de l'enseignement musical de l'empire et de la Turquie moderne.

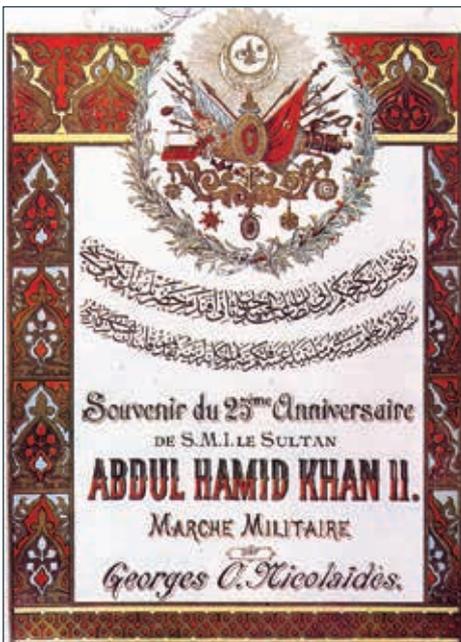


Derviches tourneurs. © S. Yaggi/ Shutterstock

L'apprentissage de la musique fait partie de l'éducation des princes. Les œuvres composées par Bayazid ou Sélim III sont toujours jouées à l'heure actuelle. Au XIX^e siècle, des sultans se tournent vers la musique occidentale et l'un d'eux, Abdul Aziz, compose une barcarolle *La Gondole* (vers 1861). Passionné, pour l'amour de l'art, il participe au financement du théâtre de Richard Wagner à Bayreuth.

❖ LA MUSIQUE DES DERVICHES TOURNEURS

Elle est le principal vecteur de l'ordre des Mevlevi fondé par Jalal Eddin Rumi au XIII^e siècle. Elle est proche par son esthétique de celle du sérail. Élaborée à travers les siècles, elle s'incarne dans le rituel appelé *ayin* ou *sema* qui est basé sur une conception très complexe de cycles rythmiques qui favorisent le cheminement vers l'extase puis le retour sur terre.



❖ LA MUSIQUE DES JANISSAIRES

Elle se nomme *Mehterhane*. C'est une musique puissante de plein air qui fait appel aux instruments à vent et aux percussions. Elle est censée frapper de stupeur l'adversaire sur le champ de bataille et relève d'une mise en scène impressionnante. Composé de plus de cinquante musiciens, l'orchestre des Janissaires est dissous en 1826 et remplacé par des ensembles d'harmonie occidentale confiés, à cette époque, à Giuseppe Donizetti, frère du compositeur d'opéra Gaetano Donizetti.

La musique populaire ne sera prise en considération qu'au XX^e siècle pour devenir l'un des éléments clé de la musique de la Turquie d'aujourd'hui. 🇹🇷

Partition de la Marche Militaire du Sultan Abdul Hamid par Georges Nicolaidès © D. R.

Les Janissaires : en turc, *yenicheri*, nouvelle troupe



Orchestre de janissaires. Col. Part. Ch. Poche

Au XIV^e siècle, après la conquête de la Thrace, pour assurer le renouvellement son armée, Murad I^{er} crée le nouveau corps de troupe des janissaires en prélevant des recrues parmi les captifs. Son successeur, Bayazid I^{er}, renforce cette institution en pratiquant le *devchirme*, ramassage de jeunes enfants dans les villages de Grèce et des Balkans ou de Bosnie-Herzégovine. Les premiers seront islamisés tandis que les seconds sont déjà musulmans. Tous sont « turquifiés », élevés et éduqués dans des familles anatoliennes ou au Palais. Formés pour servir dans la garde rapprochée du sultan ou pour devenir les cadres de l'administration de l'État, ils lui doivent carrière et fortune. Jusqu'au XVII^e siècle, les grands vizirs sont exclusivement recrutés dans ce corps de serviteurs fidèles.

Ces levées sont restées, dans la conscience populaire, symboliques de la cruauté du joug ottoman. Progressivement, cette pratique tombe en désuétude. Contrairement aux règles instituées à l'origine, les janissaires peuvent se marier, transmettre ou céder leur charge. Lorsqu'ils deviennent incontrôlables, Mahmud II met fin à l'institution, en 1826. 🇹🇷

Le devchirme

Les témoignages sur le devchirme ne sont cependant pas unanimes. On rapporte que des chrétiens donnaient femme à leurs enfants de huit ou neuf ans parce que les hommes mariés n'étaient pas enrôlés, mais on dit aussi que des musulmans échangeaient leur enfant avec un enfant chrétien pour assurer au fils d'une famille nombreuse et pauvre une ascension sociale certaine.

L'odalisque

La pratique du devchirme n'existe pas pour les filles. Les jeunes filles qui rentrent au service du sultan sont des captives de guerre parfois offertes par les courtisans ou encore des esclaves achetées au marché. Parmi les plus éduquées, certaines sont choisies pour être les favorites du sultan ou ses concubines. Elles appartiennent à la chambre privée, *khass odalik* qui a donné le mot odalisque. Lorsque le souverain n'a pas d'épouse légitime, il peut s'entourer de quatre odalisques. La mère du souverain, *valide sultan*, régent la cour.

Bureaucrates. Chahnâme de Selim Khan, musée de Topkapı
© D. R.



L'Empire ottoman dans les Balkans

À partir milieu du XIV^e siècle, les Ottomans s'installent dans la péninsule des Balkans. Les peuples qu'ils soumettent sont d'ethnies, de langues, de culture et d'histoire différentes et ont constitué au Moyen Âge, à un moment ou à un autre, des États souverains.

En dehors des phases de conquête brutales, les Ottomans préfèrent rétablir l'ordre et la prospérité qui garantissent la levée des impôts. Ils se sont accommodés ici et là de maintenir les institutions et les coutumes locales. Mais le statut consenti aux populations non musulmanes sera, pour elles, source de frustration.

Cette région est le terrain et l'enjeu des guerres entre les Ottomans et les Habsbourg. La période comprise entre les traités de Szivatorok (1606), lequel maintient et ne remet pas en cause la présence ottomane en Hongrie et en Transylvanie et celui de Kütchük-Kaynardja (1774), point de départ de l'intervention de la Russie, marque la transition vers la montée des nationalismes et l'intensification de la pression internationale. Elle aura pour conséquence le démembrement de l'Empire et l'accession à l'indépendance de ces pays aux XIX^e et au XX^e siècles. 🇷🇺

Les nations de l'Empire millet

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, la fiscalité ottomane s'alourdit et change de nature avec le renforcement des autonomies locales. Elles bénéficient aux notables provinciaux musulmans ou chrétiens qui appartiennent aux élites traditionnelles et s'étendent aux responsables religieux. Ces derniers sortent du cadre spirituel pour percevoir l'impôt, administrer, représenter leurs ouailles et rendre justice.

Au XIX^e siècle, les communautés confessionnelles deviennent des unités administratives (millet, nation) qui apparaissent dès lors comme un rouage essentiel du fonctionnement de l'Empire.

Vue panoramique de Budapest. © StockLite/Shutterstock



Dans plusieurs pays anciennement sous domination ottomane, il existe, encore de nos jours, des populations slaves converties à l'islam : Torbeshs en Macédoine, Gorans au Kosovo, Bosniaques en Bosnie-Herzégovine, Pomaks en Bulgarie. En Hongrie, le nombre des musulmans est infime au regard de la population. En Roumanie et en Pologne, les musulmans, en très petit nombre, sont en majorité des descendants de Tatars. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, beaucoup ont émigré en Turquie. En 1923, le traité de Lausanne a pour conséquence le déplacement des populations grecques de Smyrne vers la Turquie, les Turcs de Grèce faisant le déplacement en sens inverse. Seuls les Grecs d'Istanbul et les Turcs de la Thrace grecque en sont exemptés.

Mosquée de l'Empereur, Plav, Monténégro.
© V. Popovic/ Shutterstock



Mosquée de Mostar, Bosnie-Herzégovine.
© plastique/Shutterstock



Forteresse en Serbie
© Milos Markovic/
Shutterstock

Les provinces arabes de l'Empire ottoman

En quelques années, les Ottomans étendent leur autorité sur le monde arabe. Cette relative rapidité s'explique par la puissance qui est la leur au XVI^e siècle. En 1516, ils entrent en Syrie et en Palestine, l'année suivante en Égypte et, en 1534, Soliman s'empare de l'Irak.

En 1518, les corsaires barbaresques investissent Alger et Constantine et se mettent sous la protection du sultan. Ils chassent les Espagnols et les Portugais des établissements côtiers disséminés du Maroc à la Tripolitaine. Tunis prise en 1534 sera perdue et conquise sur les Espagnols en 1574. Oran le sera en 1792. À l'extrémité sud de la Péninsule arabique, le Yémen, pris en 1547, sera perdu en 1636.

Cette région arabe, bien que vaste et très peuplée, est bien contrôlée par l'administration ottomane avec la présence de janissaires ou par l'émergence de dynasties locales plus ou moins autonomes. En dépit de son anachronisme, l'idée que l'Empire Ottoman du XVIII^e siècle est un « Commonwealth » est pertinente.

La présence ottomane influence durablement les provinces arabes, à nouveau réunies dans un système commun durant trois, voire quatre siècles. De l'Algérie à l'Irak, elle dessine les contours des provinces qui deviendront les États que nous connaissons. Cette division, renforcée par les puissances coloniales, ne représentait pas, alors, une barrière infranchissable.

Pour rallier les provinces arabes encore sous sa juridiction, le gouvernement ottoman fait, en 1913, quelques concessions en direction des nationalistes arabes qui réclamaient l'autonomie administrative, financière, culturelle et linguistique depuis plus d'un demi-siècle. En 1916, la révolte arabe est perçue par Istanbul comme un coup de poignard dans le dos. Contrairement aux révoltes précédentes, celle-ci bénéficie de l'appui de la Grande-Bretagne ce qui contribue à son succès. 🇬🇧

Les juifs d'Espagne sont les premiers à trouver refuge dans l'Empire ottoman après la chute de Grenade en 1492. Ils s'installent principalement à Istanbul où les rejoindront les *marranes* du Portugal en 1553. Puis ce sera le tour des Morisques de trouver refuge dans les provinces maghrébines en 1609.

Au Maghreb, les Turcs s'assimilent aux milieux bourgeois et urbains autochtones. Il naît de ces mariages une nouvelle classe sociale, les kouloughlis.

Hussein bey, dey d'Alger. Estampe. Graveur François Georjin, 1830.
Source gallica.bnf.fr / BnF



Le prestige de la dynastie ottomane et de l'Empire

Avec l'Empire, le monde musulman connaît une expansion sans précédent en Occident et l'intégration de pays lointains : *Bulghâr* (Bulgarie), *Sarf* (Serbie), *Bilâd al-Ankurus* (Hongrie), de villes dont le nom évoque autant de victoires : Belgrade, Budin (Budapest) ou même Betch (Vienne) jamais conquise et en tire plus de gloire qu'à l'égard des conquêtes orientales. Les sujets arabes retrouvent dans l'Empire et la dynastie les signes de la puissance conquérante de l'islam.

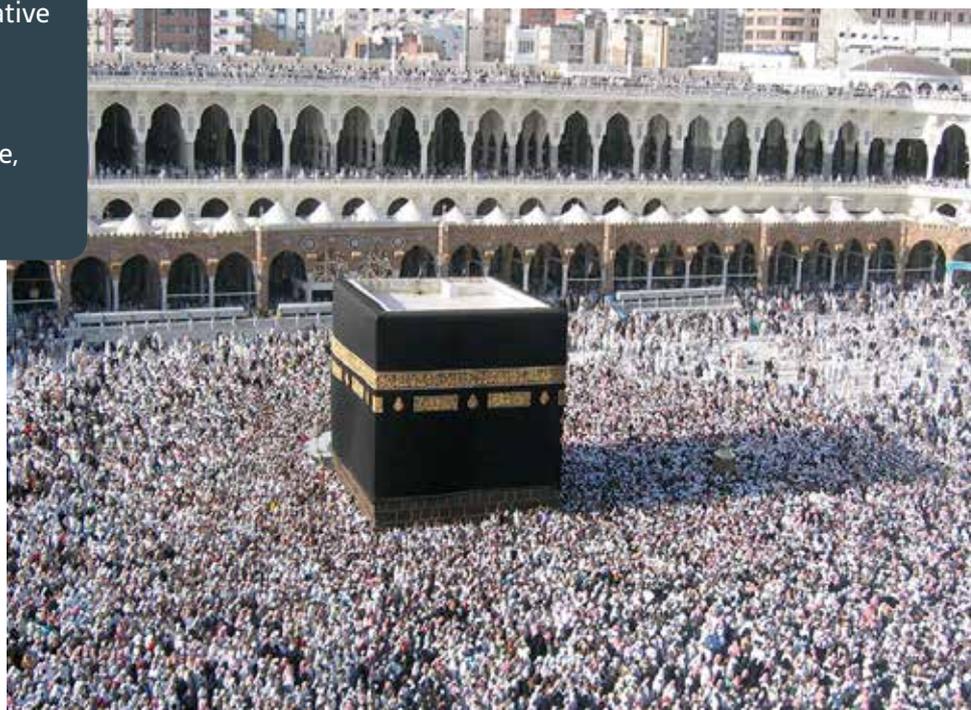
La conquête ottomane intègre les provinces arabes dans un vaste ensemble unifié favorisant les échanges économiques entre elles et les autres régions de l'Empire. Les marchés de production et de consommation permettent la croissance de grandes villes à la lisière de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique (Mossoul, Damas, Alep, Le Caire) ou au point de contact entre la Méditerranée et l'Afrique (Tunis).

Dans les provinces autonomes, les manifestations formelles d'allégeance perdurent : frappe de la monnaie au nom du sultan régnant, évocation de son nom au prêche du vendredi, envoi de contingents aux campagnes militaires. Jusqu'au XVIII^e siècle, les provinces arabes ne sont pas atteintes par les guerres impériales et en retirent un sentiment d'immunité.

L'expédition de Bonaparte en Égypte (1798), la prise d'Alger (1830) et de Constantine (1837) ou la révolte populaire en Tunisie (1864) n'entament pas la confiance des populations en la puissance du sultan vers qui elles se tournent alors qu'il répond par de lénifiantes proclamations. Au cours de la Première guerre mondiale, son prestige moral reste inentamé, y compris dans les territoires placés sous la dépendance des puissances coloniales. Chez certains, l'abolition du califat (1924) fait naître un sentiment de nostalgie pour une époque exemplaire, idéalisée. 🇵🇸

Le pèlerinage à La Mecque renforce la cohésion entre les diverses régions du monde arabe et de tout l'Empire. Il permet aux Ottomans d'affirmer, chaque année, leur rôle de principale puissance musulmane et leur autorité sur les Lieux saints qui jouissent, de fait, d'une relative autonomie. Les caravanes des pèlerins venus d'Afrique et du Maghreb se rassemblent au Caire, celles venues d'Europe, d'Anatolie, du Levant et d'Irak à Damas.

Pèlerinage à La Mecque.
© Ayazad/Shutterstock



Les sultans ottomans emploient de nombreux scribes, peintres et enlumineurs dans les bibliothèques nouvellement fondées qui reproduisent les œuvres turques, persanes et arabes.

La création artistique est d'abord centrée sur la production de manuscrits du Coran somptueusement enluminés pour garnir les bibliothèques des nouvelles mosquées, ensuite l'atelier de la cour est chargé de réaliser des éditions de luxe des poèmes de Selim I^{er} et Soliman, et de développer la peinture historique à la gloire de la dynastie.

Les Ottomans créent la fonction de *chahnametchi* chargé de chroniquer les événements historiques sur le modèle d'une geste politique à l'image du *Chahname* du poète persan Firdawsi. Contrairement au recueil original, le sultan n'y est pas représenté comme un héros mythique, mais comme un chef d'État infallible. Pour magnifier les hauts faits des souverains ottomans et de leurs ancêtres, les peintures, mieux que le texte écrit, reproduisent le faste du palais, le cérémonial de la cour, les scènes d'accession au trône et les réceptions d'ambassades, le défilé des troupes, le départ en campagne, les sièges, les batailles et les exécutions, dans des mises en scènes proches de la réalité. Le Livre de Soliman, *Süleymannâme*, (1520-1555) d'Arifi, a servi de modèle aux ouvrages qui lui ont succédé.

Le *Hünername* raconte la vie des sultans ottomans, depuis Osman, le fondateur de la dynastie, jusqu'à Soliman le Magnifique. L'illustration alterne les scènes intimes qui montrent le sultan à la chasse ou en compagnie de ses plus proches conseillers et les images de bataille avec des paysages panoramiques, dans lesquels les différents corps d'armée clairement disposés se veulent un témoignage de la supériorité des Ottomans.

Le *Surname*, « Livre des fêtes », de Murad III, montre les divers corps de métiers paradant sur l'hippodrome antique. Un autre ouvrage, exécuté au XVIII^e siècle, représente des danseurs et des comédiens ; d'autres encore décrivent des batailles, des feux d'artifice, des tournois sportifs. Cet art du livre, plein de vie et d'action, est éloigné du monde féérique des peintures persanes.



Les calligraphes ottomans ont créé six nouveaux styles de calligraphie appelés *Aklam-i sitta*. Ils emploient aussi le style *ghubari* dont les lettres très fines et très petites sont à la limite du lisible et permettent de réaliser des compositions décoratives utilisées pour les chemises à talisman. Mais le style qui semble le plus caractéristique de la période ottomane est le style *divani* utilisé pour les firmans. Dans ce type d'écriture, les lettres et les mots sont penchés sur la gauche et la fin des lignes est légèrement relevée. Il est employé et dessiné par des calligraphes spécialisés pour réaliser le monogramme du souverain, *thughra*. ■

Une des vingt-cinq ordonnances du sultan Mahmoud I^{er}, dont elle porte le *thughra*, adressées de Constantinople, en l'année 1161 de l'hégire (1748), à Raghîb Mohammed Pacha, au Caire et relatives à la solde des officiers en Égypte.
Source gallica.bnf.fr / BnF

Réformes et affaiblissement de l'Empire

La charte de *Gülkhane*, en 1839, le *khatt-i cherif*, est un ensemble de réformes judiciaires, administratives, financières et militaires, promulguée par Abdul Majid. Elle établit que tous les sujets de l'Empire sont égaux sans distinction de religion ou de nationalité. C'est une volonté de changement sans précédent, elle pose les bases des réformes à venir, *Tanzimat*, qui vont bouleverser les institutions de l'Empire. Inspirées par le modèle européen, elles connaissent leur point culminant avec la promulgation de la première constitution ottomane en 1876 mais ne parviendront pas à mettre un terme à la désagrégation de l'État en proie à la convoitise des puissances européennes, à l'émergence des nationalismes, la montée des dissidences et des insurrections. Les réformes sont le terreau de nouvelles revendications mais aussi le seul moyen d'enrayer les dangers qui assaillent l'Empire. Dans le même temps, ces quarante années sont celles du démarrage économique, de l'essor culturel, de la sécularisation et de la modernisation des institutions, de progrès des droits de l'homme.

La « Question d'Orient » c'est le moment où, entre 1774 (traité de Kütchük-Kaynardja) et 1923 (traité de Lausanne), les puissances européennes s'appliquent à démembler l'Empire ottoman. Les Russes prétextent la protection des Slaves orthodoxes des Balkans pour accéder à la mer. Les Anglais veulent contrôler la route des Indes. Les Français cherchent à défendre leurs positions commerciales et culturelles chez les chrétiens du Levant et s'opposent selon les circonstances aux uns ou aux autres. Les Autrichiens s'emploient à contenir les Russes. Enfin, les Allemands, derniers arrivés, s'intéressent à l'Empire ottoman dans leur expansion vers l'Est. Au XIX^e siècle, les Ottomans perdent toutes les guerres, sont dépossédés de territoires dont les richesses passent sous le contrôle de sociétés européennes les affaiblissant encore plus. 🇹🇷

Urbanisme

Les villes se transforment avec le développement des échanges commerciaux, la naissance des premières industries, l'exode rural. Un nouveau tissu urbain se constitue : percement de grandes artères, construction d'édifices publics majestueux, de théâtres, d'écoles, de casernes, de maisons en pierre, de gares de chemin de fer, apparition du tramway... Ces transformations influent sur le mode de vie et le vêtement.

Armée

Les réformes menées par les Ottomans sont le résultat d'un subtil panachage des modèles européens. À titre d'exemple, le corps des janissaires est remplacé par « une armée sur le modèle européen, avec des tuniques russes, un règlement français, des fusils belges, des turbans turcs, des selles hongroises, des sabres anglais et des instructeurs de toutes les nations ».

Affiche en lithographie, 1888. Source gallica.bnf.fr / BnF

Le chemin de fer resserre les liens avec l'Europe et la liaison de l'Orient-Express est en sens inverse tout autant un Occident-Express.



Le baroque turc

Le baroque turc est considéré comme la dernière phase artistique d'Istanbul. Les codes de l'art musulman y sont peu employés, mais le charme qui se dégage des peintures qui décorent des salles du Harem ou plusieurs anciennes maisons de bois sur les rives du Bosphore méritent mieux que le dédain dans lequel elles étaient tombées au cours des deux siècles passés.

À partir du XVII^e siècle, Pacha et Grands Vizirs bâtissent sur le front de mer de majestueuses demeures de bois, *yalis*. La discrétion de la décoration extérieure contraste avec l'ornementation exotique intérieure caractérisée par des peintures murales à motifs floraux, des fontaines rafraîchissantes...

Au XVIII^e siècle, les intérieurs traditionnels s'enrichissent d'applications décorative rococo. Les décors deviennent toujours plus théâtraux, plusieurs *yalis* se dotent de plafonds en coupole. Les encadrements des portes et des fenêtres se chargent de festons et de rinceaux, les murs se couvrent d'effet de trompe-l'œil où le thème du Bosphore est très prisé.

Au XIX^e siècle, le style baroque est supplanté par un éclectisme cosmopolite. À cette époque, les architectes de la famille Balian construisent d'imposants « europalais » pour les sultans Abdul Hamid et Abdul Aziz. Les formes proprement turques sont remplacées par des modèles européens : villas de style italien, manoirs flanqués de tours « gothiques », dômes bulbeux.

Le palais de *Dolmabahtché* construit sur la rive européenne du Bosphore (1853) est directement inspiré des modèles européens du milieu du XIX^e siècle.

Les maisons particulières d'Istanbul sont construites en bois, avec un soubassement en pierre, elle comportent deux niveaux, un toit à auvent et de nombreuses fenêtres sur l'extérieur. Elles sont souvent construites dans un jardin où parfois se dresse un petit pavillon, *kösk*, qui a donné le mot kiosque en français. 🏠

Vue du Bosphore, Istanbul, Turquie.
©Jarno Gonzalez Zarraonandia/ Shutterstock



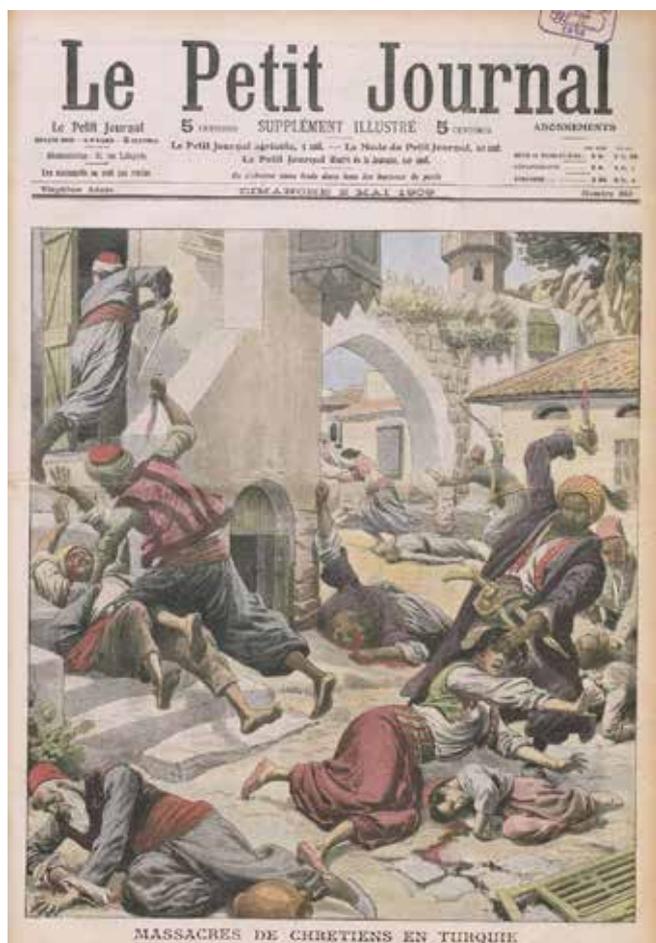
Dernier sursaut et mort de l'Empire

Avec le traité de Berlin en 1878, l'Empire ottoman perd en Europe la Bosnie, la Serbie, la Roumanie et la Bulgarie qui annexera la Roumélie orientale (1885). Après d'âpres négociations, l'Épire et la Thessalie reviennent à la Grèce (1881). En Afrique, presque simultanément, la France impose son protectorat à la Tunisie (1881), voisine de l'Algérie où elle s'était installée en 1830. L'Égypte passe sous domination britannique (1882). La côte libyenne devient italienne en 1912. En 1916, les Français et les Anglais concluent les accords Sykes-Picot et se partagent, dès avant la fin de la Première Guerre mondiale, les dépouilles de l'Empire ottoman au Moyen-Orient.

À l'optimisme des *Tanzimat* succède une période de crise. Le démembrement de l'Empire fait douter les classes dirigeantes du bien fondé des réformes et des intentions des puissances européennes. L'idée de créer une nation ottomane en accordant à tous les sujets, musulmans et non-musulmans, l'égalité de citoyens à part entière, n'a pas réussi à enrayer la désagrégation de l'Empire.

L'État se resserre autour des provinces asiatiques où les musulmans deviennent majoritaires, notamment avec l'arrivée de populations chassées des Balkans. L'islam devient le nouveau ciment de l'Empire sans parvenir à enrayer la montée du nationalisme chez les Albanais, Kurdes et Arabes.

Abdul Hamid II (1876-1909) concentre tous les pouvoirs, comme jamais avant lui aucun souverain ne l'a fait, mais poursuit les réformes qui renforcent l'État. Personnage ambigu, il mène une vie pieuse et dévote et s'emploie à mobiliser l'Empire autour de l'idée du califat et à resserrer les liens avec les provinces arabes. Appelé « le sultan rouge », c'est un despote sanguinaire, un pourfendeur des libertés.



Les premières années du XX^e siècle sont pour l'Empire une succession de crises, d'insurrections et de massacres de minorités comme les Arméniens et les Syriques.

À la fin du XIX^e siècle, l'Empire ottoman est une semi-colonie. S'il échappe au sort réservé à l'Algérie, à la Tunisie et à l'Égypte, c'est que les ambitions des puissances européennes se neutralisent en partie. 🇹🇷

La construction du chemin de fer du Hejaz a pour but de faciliter l'accès aux Villes saintes, elle permet aussi de transporter des troupes vers cette région d'Arabie souvent remuante.

« Le Petit Journal », 2 mai 1909, supplément du dimanche.
Les troubles en Turquie. Source gallica.bnf.fr / BnF

Vivre à la manière ottomane

Héritier de Byzance et de Bagdad, l'Empire ottoman est le dernier grand empire méditerranéen. Dans la manière de se nourrir, de se vêtir, de se parer, de se divertir, on trouve des éléments qui viennent des confins de l'Asie centrale à la plaine hongroise, de l'Arabie heureuse aux riches terres du Maghreb.

La synthèse se fait à Istanbul où affluent, venues tenter l'aventure ou amenées de force, toutes les populations de l'Empire : Turcs musulmans, chrétiens des Balkans et d'Anatolie, Grecs, juifs séfarades de la péninsule Ibérique et d'Italie, Arabes, Persans, esclaves affranchis et convertis du Caucase, de l'Europe chrétienne ou d'Afrique noire. Elles se côtoient, forte chacune de ses traditions, donnant naissance à une civilisation construite sur la synthèse de ces éléments épars.

L'orfèvrerie ottomane est riche et variée : miroirs au riche décor floral repoussé, les zarfs (portetasses à café), les coffrets à bijoux souvent surmontés de feuilles ou d'oiseaux, les encriers. Ici, la finesse du travail, le découpage en guirlande et la mise en valeur des pierres précieuses font leur valeur de ces bijoux de Tunis d'inspiration turque et européenne.

En ébénisterie, pour orner les meubles et les éléments architecturaux en bois, les Ottomans utilisent la nacre, l'ivoire, l'écaille et l'os. Ils utilisent cette technique pour enrichir les ouvrages en bois comme les pupitres, les chaires à prêcher, les écritoirs portatifs, les plumiers, les coffrets, les miroirs, les portes, les armoires. Cet art appelé *sedefji* est très en vogue du XVI^e au XVIII^e siècle. Le trône du sultan Ahmed I^{er} (1603-1617), conservé au Palais de Topkapi, tout incrusté de nacre et d'écaille associées aux pierres précieuses, en est l'un des exemples le plus parfait.



Coffre écritoire. XIX^e siècle. Turquie.
© IMA/Ph. Maillard



Photo Shutterstock

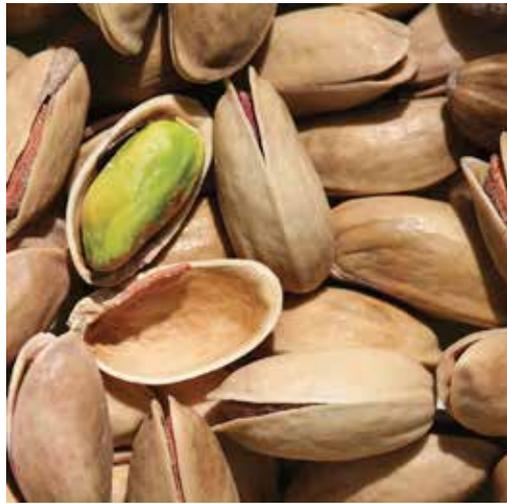
Entre le XVI^e au XVIII^e siècle, les Ottomans importent la verrerie de Venise, de Bohême ou de Saxe. La production locale se développe à la fin du XVIII^e siècle dans le village de Beykoz sur la rive asiatique du Bosphore. Les artisans produisent surtout des cristaux taillés et dorés, des opalines blanches et bleues opaques peintes à la main : vases, confituriers, aiguières, aspersionnaires.

Au début du XVIII^e siècle, la tulipe est à ce point présente qu'elle a donné son nom à cette période, *lale devri* (*tulbent* en turc).

La nourriture quotidienne du palais est relativement monotone et frugale. Ce qui la caractérise, c'est l'utilisation débridée du sucre. On le retrouve dans les sirops à la glace (*cherbet*, sorbet) consommés à la fin des repas, dans les pâtisseries et... les plats de viande, dans les pâtes feuilletées. Contrairement à l'idée répandue, les festins fastueux, assez rares, sont donnés à l'occasion de fêtes dynastiques et sont au nombre d'une dizaine par siècle. 🇹🇷

D. R.

© Nancy Kennedy/
Shutterstock



Le rahat loukoum

L'étymologie du mot loukoum n'est pas claire, il semble que ce soit une corruption du turc *lokma*, bouchée. *Rahat*, paix ou contentement, en turc. Une traduction correcte serait une « bouchée de contentement ». Sa version grecque est *loukoumia*. Cette confiserie turque est aussi bulgare, chypriote, grecque, roumaine et albanaise. L'Occident le découvre au XIX^e siècle. Le loukoum est fait à partir d'amidon et de sucre mais c'est l'eau de rose qui lui donne toute sa saveur.

Le voyageur turc Evliyâ Tchelebi (XVII^e siècle) fait dire au prophète Muhammad dans une citation apocryphe : « *Aimer les confiseries fait partie de la foi* ».



Le café est apparu à Istanbul au XVI^e siècle, mais fait tardivement son entrée dans les cuisines de la cour.

Moulin à café.
©cenap refik ongan/Shutterstock